

le portique

Le Portique

Revue de philosophie et de sciences humaines

29 | 2012

Georges Bataille

En compagnie de la guerre

In the company of war

Der Krieg als Begleiter

Mathilde Girard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2599>

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 25 octobre 2012

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Mathilde Girard, « En compagnie de la guerre », *Le Portique* [En ligne], 29 | 2012, document 4, mis en ligne le 15 décembre 2014, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2599>

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

Tous droits réservés

En compagnie de la guerre

In the company of war

Der Krieg als Begleiter

Mathilde Girard

- 1 Face à certaines expériences humaines, la morale se tient tranquille. Du moins le souhaiterait-on. Dans la guerre, la pensée est engagée, ou la pensée engage – c’est selon. Selon qu’on y participe – qu’on soit combattant – ou qu’on lutte contre l’occupation – qu’on soit résistant. Dire que la pensée s’engage tandis que la morale se tient tranquille pourrait paraître contradictoire : qu’est-ce qu’une pensée engagée, sinon une pensée qui relève aussi d’une morale ? Et en l’occurrence ici, une morale de l’action ? Politique est la forme que doit prendre la pensée qui s’oriente vers l’action, et qui tente de porter les raisons collectives de l’engagement. Elle donne à la morale une réponse en forme d’évidence, parce qu’elle comporte un risque – celui de vouloir qu’une politique réponde encore, et plus que jamais, à la violence de l’aliénation, de l’oppression.
- 2 Quelle serait inversement une expérience qui porterait la morale à haute intensité tandis qu’elle se refuserait à l’action ? Quelle serait une expérience qui ferait du retrait – de l’exclusion, de l’abandon – le détonateur d’une déroute morale et d’un supplice hors de l’action ? La position de Georges Bataille pendant la guerre, après qu’il eût – le temps d’avant – été l’instigateur de plusieurs groupes, et même d’une communauté, est intenable. Elle l’est d’abord historiquement : comment comprendre qu’à la détermination avec laquelle il voulut répondre à l’attraction du fascisme – par Acéphale, singulièrement – ait succédé l’expérience de la solitude volontaire dont *L’Expérience intérieure*, *Le Coupable*, *Sur Nietzsche*, ont témoigné ? Faut-il comprendre que la guerre avait dissimulé ce que le fascisme annonçait (quand il émergeait) ? Ou faut-il comprendre qu’elle fut pour lui l’étrange réalisation d’une vérité que la politique a pour charge de surmonter : la vérité du « sens politique de la mort », « cooriginnaire et fondatrice hétérogénéité d’une société ¹ » ? S’il ne fut pas le seul alors, parmi les intellectuels, à ne pas s’engager (ou à ne pas s’engager assez tôt), il reste que les expériences que la guerre autorisa comptent parmi les points les plus litigieux d’une pensée qui voulut *faire en compagnie de la guerre*. Si bien qu’on sépara les choses, qu’on tendit du moins à les séparer ; de l’inexplicable

illumination que déclencha la guerre, on préféra le souvenir d'une expérience de contestation ontologique à la vision d'une communauté qui s'apparenterait à celles (fascistes) qui voulurent faire de la politique une œuvre de mort. En ouvrant *L'Expérience intérieure* à la possibilité d'une élaboration philosophique après-coup, par laquelle la communauté s'annonçait dans le désœuvrement de la communication, et en puisant en celle-ci la possibilité d'une fêlure, d'une déchirure à opérer dans l'analytique existentielle d'Heidegger, c'est en quelque sorte l'équivoque politique qui fut levée par la philosophie. Mais la déroute morale dans laquelle s'engagea alors Bataille – s'y précipitant, en dehors de l'action – est restée pendante dans cette construction. Comme sont restées pendantes certaines expériences par lesquelles Bataille affirma une position qu'il n'y avait que Nietzsche et Sade à avoir adoptée avant lui. Dans cette séparation se joue toute la difficulté de la valeur d'usage de la pensée de Georges Bataille aujourd'hui : elle est l'espace même d'une différence interne à la *responsabilité* de la communauté.

3 *
**

- 4 On s'étonne ainsi que certains philosophes acceptèrent de s'entretenir avec Bataille sur cette expérience que rien alors n'attendait, ni n'autorisait. Lorsqu'en mars 1944 il propose de mettre en discussion une partie de son livre *Sur Nietzsche* intitulé « Le sommet et le déclin », il résume les thèses essentielles de la part la plus nietzschéenne de l'expérience intérieure et insiste sur la valeur du mal et du péché dans la communication entre les êtres : « ce qui me touche en matière morale est *le tremblement vécu par des hommes qui durent aller jusqu'au bout*. Non une expérience, bien finie, d'universitaire. Comment aurais-je pu, sans cela, apercevoir au terme de l'ascension du bien, la fatalité du crime ?² » Son auditoire, qui rassemble des philosophes parmi les plus éminents – Sartre, Hyppolyte, Gandillac, Klossowski, Blanchot, Beauvoir (la seule femme présente) – et des chrétiens libéraux – Daniélou, Marcel, Massignon – met en cause la valeur qu'il attribue au péché dans une expérience qui est elle-même contestation de la morale, et expose celui qui s'y engage à l'absence de but. Sartre et Klossowski lui adressent la même critique ; Sartre : « il y a là une curieuse manière de garder une morale tout en la niant » ; Klossowski : « pour Bataille, ne pas être coupable, c'est vraiment ne pas être du tout ». Bataille répond : « je n'ai parlé que d'une position insoutenable » ; « si parler comme je le fais, c'est au fond me coucher comme un malade, même exactement : me coucher pour mourir, ce n'est pas demander des soins ». L'expérience se communique mal, et Bataille souffre que la discussion la travestisse en *projet* ; répondre alors de l'expérience de l'extase dans laquelle il s'est engagé depuis les débuts de la guerre suppose de s'en porter responsable *au dehors de soi*, quand Bataille revendique, pour finir, une *irresponsabilité* fondamentale : « Il me semble que ce qui me différencie le plus expressément de vous, c'est l'abandon que je dois faire de toute espèce de bien à réaliser sur terre, de toute espèce d'action qui puisse m'apparaître comme devant être faite, qui me prive de toute stabilité à partir du moment où je n'ai plus cet appui que vous avez...³ » Il n'est pas anodin que cette « discussion » ait lieu en 1944. Quand tout autour appelle au projet, et à l'action, c'est à la valeur du péché que Bataille reste attaché ; c'est à l'accentuation et à la mise en jeu du bien et du mal qu'il voue son expérience – à l'écart de l'engagement. Si la communication est manifestement impossible, elle a néanmoins valeur de démonstration : elle souligne la singularité de la position de Bataille – à partir de ce qui tend, du dehors, à l'inscrire dans une perspective théorique (qu'elle soit philosophique ou théologique). Ce n'est d'ailleurs pas le premier moment, qui vit Bataille se distinguer par cette « mauvaise foi⁴ » dont

Sartre lui fit reproche. Ce n'est pas non plus la première fois qu'il dit combien le langage et la méthode qu'il recherche doivent sortir des voies de la philosophie (*s'ils doivent aussi la traverser*) pour s'adresser à tous les hommes, à qui la philosophie ne parle pas. Faut-il penser que la philosophie ne suffit pas à dire ce que les hommes ont dans la tête – la honte qu'ils sont pour eux-mêmes ? Dans cette façon singulière qu'eut Bataille de maintenir le caractère ambivalent du sacré et de revendiquer un *engagement dans la culpabilité*, il s'est agi d'accentuer la valeur du péché comme générateur de communication entre les êtres. Mais le péché n'est que l'un des mots par lequel fut nommé le caractère de *délit* et *d'exception* qui reste attaché aux activités humaines dont Bataille dit qu'elles sont incommensurables – recherchant à travers elles les formes singulières d'une « communication majeure » qui constituèrent l'exigence d'une communauté.

- 5 Aussi se tromperait-on à tenir les techniques d'illumination de *L'Expérience intérieure* et de *Méthode de méditation* pour seuls témoignages de ce dont l'expérience est faite pour Bataille, et de ce qu'elle exige alors de lui. À ce que l'expérience de « l'absence de projet » et de la « contestation » adresse à la philosophie, répond en écho, mais appelant au silence, ce dont font état *Le Coupable*, *Madame Edwarda* et *Le Petit*. L'expérience philosophique est inséparable de l'angoisse suscitée par la guerre, comme l'extase l'est de l'insuffisance dans laquelle se tient celui qui tente de s'en approcher. Il faut ainsi associer à « l'opération souveraine » les fulgurances du *Coupable*, et les « clés lubriques » que sont *Madame Edwarda* et *Le Petit*. *Le Coupable* est ainsi le journal le plus tourmenté, qui voit se succéder et s'assombrir mutuellement les visions extatiques et « l'amitié » pour le supplicé chinois, les images que la guerre fait se précipiter, et les rencontres tissées par la chance. Il faut imaginer ceci : l'effroi en quelque sorte partout, l'absence de repos qui guide le regard et la pensée qui s'extasie d'une mort à l'autre. Tout ensemble, à peine séparés : les violences de la guerre, le supplice des Mystiques, et l'abyme ouvert par la blessure des corps. S'exposer à l'absence de repos engage ainsi qu'il n'y a pas jusqu'au corps de l'autre à n'ouvrir au désastre qu'est la nuit de la guerre et qu'est la nuit d'une extase sans dieu. Il n'est pas certain que la communauté entre encore à cet endroit, qui fut plus tard nommé « communauté des amants », mais il est sûr que l'expérience intérieure n'est pas séparable de la nudité, de ce qu'elle dévoile et qui sépare l'être de lui-même. S'il y a communication entre les différentes expériences par lesquelles Bataille se met en jeu alors, c'est parce qu'elles suscitent pareillement l'effroi, l'angoisse, qu'elles appellent quelque chose de la mort, qu'elles en sont des images exaltées et qu'en aucune il n'est possible de trouver l'apaisement. La nudité est moins la promesse d'un corps où se cacher et se réfugier que l'occasion d'un nouveau basculement, d'un autre supplice où se déchirer. Elle est à la fois l'épreuve et la chance – l'extrémité du Mal, et l'extrémité du Bien : la seule issue pour l'homme qui se cherche éperdument, qui cherche ce qu'il est et ce qu'il est totalement. *S'offrir à l'inachèvement*, jusque dans l'affirmation de l'humiliation, revient ainsi à refuser le salut et l'hospitalité. Au Dieu salubre qui attend l'homme de bien dans les églises, c'est le bordel qui attend le dieu sans Dieu qu'est l'homme abandonné à la chance : « Le désir d'un corps de femme tendre et très nu (parfumé, orné de parures perverses) : dans un désir si douloureux, je comprends le moins mal ce que je suis. Une sorte d'obscurité hallucinante me fait lentement perdre la tête, me communique une torsion de tout l'être tendu vers l'impossible. Vers on ne sait quelle explosion chaude, fleurie, mortelle... par où j'échappe à l'illusion des rapports solides entre le monde et moi. Une maison close est ma véritable église, la seule inapaisante ⁵ ».

- 6 C'est ainsi tout ce qui est tenu pour secourant, étayant, mais aussi tout ce qui est socialement partagé, commun et homogène, qui est ici systématiquement renversé et perverti. On a dit que Bataille était à ce moment-là seul et abandonné (lui même l'a reproché à ceux d'Acéphale qui n'avaient pas voulu le suivre), mais sa solitude est aussi la vérité de la règle qu'il se donne alors ; de la morale plutôt, qui veut qu'à tout ce qui était tenu pour faciliter la vie des hommes ensemble, en commun, ce soit l'envers qui donne le sens de leur communication : « fête à laquelle je m'invite seul, où je casse à n'en plus pouvoir le lien qui me relie aux autres. Je ne tolère aucune fidélité à ce lien. Personne n'aime qui ne soit tenu de le rompre ⁶ ». Cet horizon qui lie l'exclusion à l'élection, l'attente à la communauté, serait-il le désert d'où parlait Nietzsche ? Ou bien celui de Sade ? Ce n'est pas la catastrophe, ce n'est pas l'émeute non plus, ce n'est plus l'insurrection que Bataille provoquait encore, quelques années plus tôt, au Collège de Sociologie. La guerre donne le ton, encore une fois, la touche à ce paysage, et ne pas s'y engager suppose pour Bataille d'engager ce qu'il est dans la peur que la guerre réveille en chacun : « la guerre n'est plus la politique mais sa consommation exaspérée, tragique, qu'on ne peut faire mieux, à défaut de combattre, que *regarder* ⁷ ».
- 7 La guerre fait peur. À Bataille qui ne la quitte pas des yeux, elle renvoie le regard d'une amante exigeante – qui demanderait qu'on meure pour satisfaire son désir. Les mots de Blanchot sont les plus justes, qui font percevoir cela (cette impossible alliance) précisément : « Écrire sous la pression de la guerre, ce n'est pas écrire sur la guerre, mais dans son horizon et comme si elle était la compagne avec laquelle on partage son lit (en admettant qu'elle vous laisse une place, une marge de liberté) ⁸ ». La guerre est en effet cette « occasion », étrange, inavouable si l'on veut, de pousser plus loin « la peur – ou l'horreur – de ce qui est en jeu dans la totalité de la pensée ⁹ ». Ce n'est pas une catastrophe, et si tout semble ici porter au pire, c'est même le sens d'une fête qu'il faut donner à cette peur. Mais le sens de la fête serait faible si ne venait s'y mêler l'ambiguïté des nuits sales dans lesquelles Bataille s'enfonce en tirant la morale hors du lit. Le silence finalement qui fut celui le mieux gardé, est celui porté sur ce qui lie l'érotisme à la souillure, et sur ce qui lie le désir à la mort. Or il y a là une vérité qui engage pourtant la communauté dans d'autres voies que l'ontologie, et qui la reconduit plutôt à ses premières « fantaisies excrémentielles ». Ce n'est plus l'extase de l'être qu'il faut penser, ni non plus celle de « l'Autre », mais l'extase du corps, et ce qu'elle montre à l'être qu'il ne veut pas voir et qu'il garde caché. Ou si l'on veut garder, l'être *et* l'autre, et tenir tout ensemble, il faudrait ajuster *et* l'autre *et* l'être aux caractères de l'homme, de la femme, de l'animal ; à ce qui les sépare et à ce qui les relie, aux frayeurs qu'ils ont communes et aux tabous dont ils sont marqués. Le renversement de l'illumination mystique n'est pas seulement guidé par l'absence de Dieu ou par l'image de sa mort, il est aussi guidé par l'attraction vers les blessures des autres corps, et vers ce qui du corps, s'extraie avec « une énergie illimitée ». Il n'est plus trop ici question de dépense, sinon des dépenses ruineuses et de la ruine morale exigées par l'érotisme et par les nuits d'excès, mais il est toujours question des « rapports constants entre la merde et les hommes ¹⁰ ». Mais décidément, l'enjeu n'est plus seulement économique, et la nudité féminine offre des joies autrement cruelles et ambiguës que celles décrites dans *L'Anus solaire*. L'inachèvement et l'incomplétude de la communauté ne devraient être pensés comme « position de l'existence ¹¹ » sans que leur soient associées l'image et les images de leurs possibilités humaines. Car il n'est pas question seulement des possibilités du corps, mais de ce qui fait qu'un homme et qu'une femme sont tels, pareillement déchirés, et qu'il n'est pas jusqu'à

la différence de leurs déchirures à pouvoir suppléer à leur déchirement. La communication a lieu ainsi avant tout par *effraction* ; non seulement parce qu'un homme et une femme s'étreignent par l'endroit en chacun qui les précipite l'un vers l'autre, mais parce qu'aussi ils s'étreignent par l'envers, à l'envers, à l'endroit d'une blessure qu'ils ont commune et qui les lie communément à la mort. Il faut ainsi penser la communication comme une *coïncidence* de vie et de mort : « La communication demande un défaut, une "faille" ; elle entre, comme la mort, par un défaut de la cuirasse. Elle demande une coïncidence de deux déchirures, en moi-même, en autrui ¹² ».

- 8 Point de communication, point de « contestation » non plus sans la précipitation des êtres vers ces blessures qui les divisent, et qui les exposent chacun pareillement à la vie – à la vie possible même, à sa reproduction – et à la mort. Et c'est dans cette proximité même, entre ce qui porte à la vie, et ce qui pousse à la mort (mais aussi ce qui l'évoque dans ce qui sort de soi, qui est sale et salit) que se jouent l'ambiguïté et la contagion possible qu'est la communication : « La "communication" est l'amour et l'amour souille ceux qu'il unit ¹³ ». Le désir et l'amour que Bataille ne sépare pas, sont tels qu'ils appellent les êtres qu'ils unissent à succomber, à choir de l'idéalité sur laquelle repose leur intégrité. Et ce sont ces blessures qui dérobent par avance l'être à lui-même, ces blessures qui déchirent la nudité comme la faille d'un éclair déchire l'étendue du ciel. Le ciel, le soleil et les astres sont sexuels chez Bataille ; sexuels en ce sens qu'ils partagent avec les blessures des êtres des polarités par lesquelles ils s'attirent et se repoussent ; sexuels aussi parce qu'ils sont les vestiges d'une souveraineté que l'homme a portée vers la tête et que Bataille renverse vers ce que la tête ne voit ni ne veut voir :

« Bannir une part de l'homme et la priver de vie, imposer à tous, par une incompréhension malade, l'exil d'une part d'eux-mêmes...

Saisi de honte, renier l'horreur que l'on a sous soi, s'absorber niaisement dans le rêve d'un homme qui serait ce mensonge, escamotage de ce qu'il a sous lui...

Un jour, une fille nue dans les bras, je lui caressai des doigts la fente du derrière. Je lui parlai doucement du "petit". Elle comprit. J'ignorais qu'on l'appelait ainsi, quelquefois, dans les bordels ¹⁴ ».

- 9 *Le Petit*, « clé lubrique » du *Coupable*, donne le sens de l'incontournable vérité de l'homme et de la femme mis à nus. La communication à la mesure de l'homme, de l'humain, exige pour Bataille qu'il ne sépare pas ce qu'il est de ce qui lui fait honte, qu'il soit tout entier cette honte et cet effroi qui le divisent. Cette vérité, si elle est gênante, honteuse, est aussi exigeante. Elle appelle entre les êtres qui sont liés par la chance une attitude qui l'affronte, l'accueillant, la découvrant. Une attitude qui l'affronte mais qui ne la surmonte pas ; une morale qui n'est pas relative à un « sujet », mais qui est celle de *l'être mis face à lui-même*. Dans l'extase comme dans la joie sensuelle de la débauche, la peur est à la mesure de ce déplacement, de cette occasion ouverte par l'absence de Dieu : au sujet dont celui-ci soutenait l'achèvement, l'être seul répond maintenant, face à lui-même, et rendu « souverain » :

« Se conduire en maître signifie ne jamais rendre de comptes ; je répugne à l'explication de ma conduite.

La souveraineté est silencieuse ou déchue.

La sainteté qui vient aspire au mal.

Qui parle de justice est lui-même justice, propose un justicier, un père, un guide.

Je ne propose pas la justice.

J'apporte l'amitié complice.

Un sentiment de fête, de licence, de plaisir puéril – endiable.

Seul l'être "souverain" connaît l'extase. Si l'extase n'est pas accordée par Dieu !

La révélation liée à mon expérience est celle d'un homme à ses propres yeux. Elle

suppose une lubricité, une méchanceté, que n'arrête pas le frein moral ; de l'amitié heureuse pour qui est simplement méchant, lubrique. L'homme est sa propre loi, s'il se met à nu devant lui-même.

Le mystique devant Dieu avait l'attitude d'un sujet. Qui met l'être devant lui-même a l'attitude d'un *souverain*¹⁵ ».

- 10 La communauté n'exclue pas la souveraineté, et même elle l'exige. L'insuffisance et la blessure de l'être sont les déchirures par lesquelles a lieu la communication ; mais l'insuffisance est autant la faille que la confrontation – de l'être face à lui-même, de l'être face à un autre. À cette articulation de la communauté et de la souveraineté se joue un conflit qui ne saurait être tenu pour la seule opposition d'un sujet à un autre, mais qui est celui qui *sépare la communication hétérogène d'une commensurabilité des rapports*. Si *L'Expérience intérieure* et *Méthode de méditation* poussent la communication et la communauté du côté de l'ontologie – d'une ontologie de la communauté pour Jean-Luc Nancy –, *Le Coupable* vient rappeler que la mise en jeu des êtres dans l'amour et la nudité invite à la *séparation*. La souveraineté constitue chez Bataille ce qui, de la communauté, reste insubordonné ; ce qui implique que la communauté mette en jeu et en crise, ce qui de l'homme et de ses semblables, était subordonné – ou « escamoté ». Bataille n'a peut-être jamais cherché dans la communauté que ce qui lie par la rupture, la séparation, le mal finalement : « En ce qu'elle a d'intime, de doux, de désintéressé, la société repose sur le mal : elle est comme la nuit, faite d'angoisse¹⁶ ».
- 11 Mais s'agit-il encore de communauté ? Si Maurice Blanchot et Jean-Luc Nancy ont chacun insisté sur la participation des amants au désœuvrement de la communauté, la morale (au « sommet ») et la part souveraine qui accompagnent la communication furent tenues à l'écart. Rappeler cette hétérogénéité morale au sens de la communauté chez Bataille suppose de l'envisager dans une perspective où la « société » ouverte par le mal et l'impossible auxquels les amants sont abandonnés porte atteinte à l'intégrité sociale en atteignant l'intégrité humaine. Si cette atteinte était épidémique quand elle était portée par la dépense et le désir de Bataille de lui donner un sens collectif (celui d'une insurrection), elle est maintenant vécue depuis la situation de l'homme révélé à ses propres yeux, et depuis celle que l'homme exige d'une femme qu'il aime – qu'elle soit, comme lui, à elle-même révélée sans détour. Si les « filles de joie » et les bordels sont les hors lieux de cette société désintéressée et inutile, offerte à la chance, s'ils sont les hétérotopies appelées par l'existence offerte à l'incourtournable, l'amour n'est pas moins opposé à l'existence commune que ne le sont les orgies déchirantes reflétées par la guerre. Bataille l'écrit : « Ce qu'il faut demander à l'être aimé : d'être la proie de l'impossible¹⁷ ». Ce que Bataille demande à lui-même, il le demande à l'autre, à l'aimée, sans qui cette incommensurable frayeur qui lie l'amour à la mort ne pourrait être éprouvée. Quand il écrit autrement, que « chaque être est, je crois, incapable à lui seul d'aller au bout de l'être », il dit ainsi que l'extase ne suffit pas à éprouver ce qui est en jeu dans « la totalité de la pensée », et il laisse entendre que l'impossible n'est en jeu que si est également mis en jeu et exposé au péril ce qui me lie à l'être aimé. Est-ce de la mort dont il s'agit ? Sans doute en partie, mais l'impossible n'est pas la transcendance, ou il est ce qu'il en reste quand elle est perçue dans son déclin. La mort ainsi, et telle qu'elle arrive dans la fulgurance des débauches, est moins la limite et l'insurmontable qu'un ensemble de visions et de fractures par lesquelles elle rentre ou pourrait entrer ; dramaturgie encore, provocation peut-être, images et angoisse en tout cas. La mort se montre dans ce qui effraie à l'extrême, dans le supplice et l'abandon, elle se montre dans un mouvement jamais fixé, mais qui est en jeu dans le renversement possible des choses en leur

contraire. Et il faut alors de l'amitié – sans doute, envers les filles de joie, les « filles perdues » – et un amour insensé pour qu'un être exige d'un autre rien de moins violent que ce qu'il exige de lui-même. C'est ainsi un amour insensé que porte Bataille pour Diane Kotchoubey, et c'est pour elle qu'il écrit en 1944, *L'Alleluiah*.

- 12 L'amour est sans détour, et ne détourne pas. À la femme que Bataille aime sans détour il adresse ce poème qui offre l'insoutenable promesse de l'impossible. C'est un catéchisme, « donné par un homme – qu'importe qu'il soit débauché ou saint – à une jeune femme, en guise d'initiation à la nuit qu'elle est pour elle-même et qu'elle est pour qui l'aime ¹⁸ » ; c'est une invitation autant qu'un appel et une *mise en demeure*, qui dit de l'amour ce qu'il est et doit être totalement, et qui montre à une femme la vérité folle que le désir exige d'elle : « Il est temps qu'en chaque chose connue de toi, ta folie sache apercevoir l'envers. Temps pour toi d'inverser au fond de ton être une image insipide et triste du monde. Je te voudrais déjà perdue dans ces abîmes où d'horreur en horreur tu entreras dans la vérité ¹⁹ ».
- 13 L'amour est sale, et doit l'être, comme l'est la mort. C'est un sentiment bataillien, c'est le sentiment que Bataille partagera sans doute le moins avec ses « amis », mais c'est cette frayeur et ces nausées qui rappellent les êtres à ce qu'ils sont, et c'est avec elles que les amants frayent dans les nuits où ils se perdent sans recours. Être la proie de l'impossible est ainsi s'offrir à cette découverte voluptueuse et terrifiante qui lie le désir extasié au caractère émerveillant de la mort. Le « petit » est en jeu ici dans une autre combinaison que celle qui le précipitait à l'endroit de la glande pinéale, et qui vouait la tête à l'incendie de la raison ; c'est qu'il faut l'amour, le désir et la nudité étendue d'un corps aimé, pour que la mort telle qu'elle se montre en lui soit désirable : « Le dégoût, la peur, au moment où le désir naît de ce qui fait peur, et donne la nausée, sont à la vie érotique le sommet : la peur nous laisse à la limite de défaillir. Mais le signe du vide (l'ordure) n'a pas seul le pouvoir d'appeler la défaillance. Il lui faut, se liant aux couleurs séduisantes, composer son horreur avec elle afin de nous maintenir angoissés dans l'alternative du désir et de la nausée. Le sexe est lié à l'ordure : il en est l'orifice ; mais il n'est l'objet du désir que si la nudité du corps émerveille ²⁰ ».
- 14 On le mesure, si *L'Expérience intérieure* tend à orienter la communauté du côté d'une « aréalité » de l'extase, et d'une mise en question d'un *sujet* de l'expérience, les lignes adjacentes à l'expérience dont nous avons ici restitué quelques passages ouvrent un champ qui, s'il n'expose pas moins à la « négativité sans emploi » et à « l'absence de repos », suppose un autre rapport à « l'autre », un rapport autrement plus réel, et qui engage une morale, « au sommet ». Ici la communauté suppose d'abord la souveraineté de « l'être face à lui-même », et celle de *qui* met « l'être face à lui-même », au point d'en vouloir l'impossible. Quelle communauté est alors en jeu dans cette communication exaspérée qui porte au pire et à la ruine, de l'être en l'être, de l'être en l'autre ? À la possible ontologie de la communauté qui s'ouvre dans l'extase, il faut associer la multiplicité des scènes sur lesquelles la communauté se joue, entre l'appel aux lecteurs inconnus, l'appel à Nietzsche, mais aussi la complicité partagée avec les filles de joie, et l'amour pour un être singulier. Les années de la guerre, outre qu'elles présentent l'éclatement des communautés politiques et des groupes que Bataille a constitués, sont marquées par l'insistance d'expériences qui *agissent en revers de la société* et la contestent violemment. La morale qui préside à cette exigence – à la souveraineté –, s'il revient à Bataille de l'avoir ainsi déployée jusque dans les extrémités du mal et de l'érotisme, c'est à

Nietzsche et à Sade qu'il en a emprunté le geste et la violence du renversement. C'est à eux qu'il s'est lié, par la plus cruelle et la plus joyeuse communauté.

NOTES

1. . M. SURYA, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, Paris, Gallimard, 1992, p. 349.
 2. . G. BATAILLE, « Discussion sur le péché », *Œuvres complètes*, VI, Paris, Gallimard, 1973, p. 316.
 3. . *Ibid.*, p. 354.
 4. . J.-P. SARTRE, « Un nouveau mystique », *Situations I, Critiques littéraires*, Paris, Gallimard, 1947, p. 186.
 5. . G. BATAILLE, *Le Coupable*, Paris, Gallimard, 1944, p. 25.
 6. . G. BATAILLE, *Le Petit*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1963, p. 8. Rappelons que *Le Petit* fut d'abord publié en 1953 sous le pseudonyme de Louis Trente.
 7. . M. SURYA, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, *op. cit.*, p. 443. Je souligne.
 8. . M. BLANCHOT, *La Communauté inavouable*, Paris, Minuit, 1983, p. 14.
 9. . G. BATAILLE, *Le Coupable*, *op. cit.*, p. 12.
 10. . G. BATAILLE, « La valeur d'usage de D.A.F. de Sade (2) », *Œuvres complètes*, II, Paris, Gallimard, 1970, p. 71.
 11. . J.-L. NANCY, *La Communauté désœuvrée*, Paris, Christian Bourgois, 1986, p. 204.
 12. . G. BATAILLE, *Le Coupable*, *op. cit.*, p. 50.
 13. . G. BATAILLE, *Sur Nietzsche*, *Œuvres complètes*, VI, Paris, Gallimard, 1973, p. 43.
 14. . G. BATAILLE, *Le Petit*, *op. cit.*, p. 9.
 15. . G. BATAILLE, *Le Coupable*, *op. cit.*, p. 66.
 16. . G. BATAILLE, *Le Petit*, *op. cit.*, p. 8.
 17. . G. BATAILLE, *Le Coupable*, *op. cit.*, p. 65.
 18. . M. SURYA, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, *op. cit.*, p. 432.
 19. . G. BATAILLE, *L'Alleluiah, Catéchisme de Dianus*, in *Le Coupable*, *op. cit.*, p. 221.
 20. . *Ibid.*, p. 237.
-

RÉSUMÉS

The dissolution of Acéphale marked the beginning of the war as well as Bataille's commitment to "the inner experience". Through this surrender to ecstasy, Bataille never ceased – even with chance encounters – to agitate morals and heighten the value of sin. Of the relationship between community and sovereignty, what's left to examine? That is the question this article seeks to answer.

Die Auflösung des Geheimbundes *L'Acéphale* fällt mit dem Anfang des Krieges zusammen, und mit dem Beginn eines neuen Verfahrens für Georges Bataille: die „innere Erfahrung“.

AUTEUR

MATHILDE GIRARD

Mathilde Girard est psychanalyste et philosophe. Elle est membre du comité de rédaction de la revue *Outis !* et contribue régulièrement à la revue *Lignes*.